

LA PRESSE ADORE !!!

VEenez VOIR

UN FILM DE JONÁS TRUEBA



« Une grâce de tous les instants »

TÉLÉRAMA

« Il y a quelque chose de profond qui se joue là »

LIBÉRATION

« Irrésistible »

LES INROCKUPTIBLES

« Jonás Trueba, prodige espagnol »

LE MONDE

« Peut-être son meilleur film »

LES CAHIERS DU CINEMA, Film du mois

« Un conte rohmérien et virtuose »

TROIS COULEURS

« Une mise en scène d'une grande douceur et fluidité »

LA CROIX

« Une épiphanie à portée de regard »

CRITIKAT

« Une bien belle manière de commencer l'année »

SLATE

« Subtil et profond »

POLITIS

« Délicieux ! »

VOCABLE

« Sublime Itsaso Arana »

PARIS MATCH

« Une attachante poésie »

LE POLYESTER

« Un ravissement »

LES FICHES DU CINEMA

VENEZ VOIR

JONÁS TRUEBA

À Madrid, deux jeunes couples se retrouvent de loin en loin, le temps d'un concert ou d'un week-end à la campagne... Une grâce de tous les instants.



Le goût pour la flânerie, le silence et les dialogues chargés de philosophie légère. Tout ce qu'on avait tant aimé dans *Eva en août* (2019), voilà qu'on le revit, avec des variantes, dans le nouveau film de Jonás Trueba. Quel plaisir de retrouver cette forme d'évidence, de cinéma simple comme bonjour ! À Madrid, une soirée d'hiver, deux couples, la fin de la trentaine, viennent d'écouter dans un bar le récital d'un pianiste. Ils se sont retrouvés, après s'être perdus de vue. Susana et Dani habitent maintenant en lointaine banlieue, proche de la campagne, et annoncent l'arrivée prochaine d'un enfant. Cette nouvelle réjouit autant qu'elle perturbe Elena (Itsaso Arana, la révélation gracieuse d'*Eva en août*) et Guillermo. Ellipse. Six mois après, c'est l'été, les couples se revoient, déjeunent dans la jolie maison de Susana et Dani, jouent au ping-pong et font une balade. C'est tout.

Etc'est beaucoup. Entre la nouvelle, l'aquarelle et l'essai, *Venez voir* enchante. Jonás Trueba note des détails, dépose quelques fines touches qui dessinent des caractères, pointent des états d'âme et des non-dits. On devine à travers les échanges et les confidences que les quatre protagonistes se retrouvent confrontés à un moment charnière de leur existence. Qui concerne le travail, la décision de vivre en ville ou à la campagne, d'avoir ou non des enfants. Ces interroga-

tions sont rehaussées par la crise de l'urgence climatique et un certain nombre de commentaires autour d'un livre, que sont en train de lire, non sans difficulté, Elena et Guillermo : *Tu dois changer ta vie*, du philosophe allemand Peter Sloterdijk. Un pavé qui « muscle le bras », comme le dit avec humour Guillermo, où il est question d'une nécessaire transformation de soi pour pouvoir créer « un système d'immunologie » qui nous protège tous.

Ne pas se méprendre : il n'y a rien de docte ou d'outrecuidant dans ces conversations. Ce sont l'euphorie et le partage qui dominent. Le film se savoure, donne à entendre plusieurs morceaux de musique délicieux (l'un de Bill Callahan) et de la poésie – des fragments écrits et dits en voix off par la poétesse espagnole Olvido García Valdés, qui sont des notations lumineuses et profondes autour du sentiment d'irréalité qui accompagne souvent notre vécu. C'est dire si ce *Venez voir* dispense des plaisirs variés, y compris celui de la table – un plat d'agneau longtemps mijoté met l'eau à la bouche. Même le sentiment mélancolique d'un amour manqué, qui émerge ici et là, se confond avec le rire. Dans le genre mineur, *Venez voir* est un grand film.

– Jacques Morice

| (*Tenéis que venir a verla*, Espagne, 1h04)

| Scénario : Jonás Trueba. Avec Itsaso Arana, Francesco Carril, Irene Escolar, Vito Sanz.



Itsaso Arana, l'actrice poétique d'*Eva en août*, du même réalisateur. Toujours aussi captivante.

JONÁS TRUEBA

«Il faut croire à un cinéma dont l'industrie ne veut pas»

A l'occasion de la sortie de «Venez voir», le cinéaste espagnol raconte un tournage rapide et frugal, où le processus de création appartient aux comédiens comme à l'équipe technique.

Recueilli par LAURA TUILLIER
Photo RÉMY ARTIGES

Rencontre avec le cinéaste madrilène, 41 ans et déjà aguerri au *do-it-yourself* depuis une dizaine d'années, découvert en France avec le buissonnier *Eva en août* (2020). Son septième long métrage, *Venez voir*, conçu pendant le deuxième confinement, témoigne de l'inquiétude d'une génération mais aussi de sa capacité à faire preuve d'une intelligence commune.

Quelle a été la première idée à l'origine du désir de *Venez voir*, qui semble être un geste rapide ?

La première idée serait un sentiment, né au moment du confinement, un sentiment d'irréalité. Il y a eu un manque de clarté pour tout le monde, et il me semble que ça ne s'est pas estompé avec le temps. J'avais lu à ce moment-là les textes d'Olvido García Valdés, dont on entend la voix dans le film, et elle parle de cette sensation étrange qui nous a frappés. Elle dit notamment que la question serait «où est-ce que j'habite» plutôt que «qui je suis». Ça a été une révélation. J'ai aussi beaucoup écouté la musique de Chano Domínguez, dont le live ouvre le film. Tout ça

m'a guidé vers la structure de mon récit, qui s'est construit pour incarner la pièce musicale. Ce n'est pas une musique pour accompagner, c'est plutôt faire la mise en scène d'une musique. Je me suis dit que je devais faire un film très court, très simple voire un peu vide. Creuser ce sentiment d'isolement plutôt que chercher à remplir. La musique du jazzman Bill Frisell, qu'on entend quand un des couples rentre chez lui, contribue aussi à cette ambiance, il nous parle d'un aspect désolé de la ville et d'un isolement typiquement urbain. **Il y a aussi ce livre du philosophe allemand Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, dont la lecture infuse tout le film.** C'est un livre que j'ai lu pendant le confinement pour la deuxième fois. Il est complexe et drôle à la fois, extrêmement riche au niveau des idées. Il apparaît dans le film de façon un peu comique, d'ailleurs les comédiens étaient étonnés qu'on fasse cette séquence si précise sur une explication de texte. Pendant le tournage, j'envoyais beaucoup d'extraits à l'équipe, parfois on venait me voir pour me dire «*Mais c'est nécessaire de lire ça ?*». Bon, non, évidemment, c'est moi qui devenais un peu obsessionnel.

On retrouve certains acteurs de *Eva en*



***août*, un peu plus âgés. Y a-t-il une continuité entre leurs personnages ?**

Mes comédiens sont avant tout des amis et, disons, timidement, des personnages de fiction. Presque au sens où on regarde parfois les autres comme des personnages. J'ai com-

mencé par filmer les quatre gros plans sur leurs visages, c'était comme dire «les voici», les présenter de façon très directe, s'autoriser d'entrer en intimité avec eux. Avec Itsaso Arana et Vito Sanz, on a travaillé sur l'idée de fatigue dans le couple, mais pas de façon né-

GINÉMA

Jonás Trueba
à Paris, lundi.

l'échelle des échos entre les films, qu'avec des films qui se suffiraient à eux-mêmes.
Comment travaillez-vous dans une économie de tournage que l'on devine très frugale ?

On a fait un tournage très court, donc on n'a pas fait beaucoup de répétitions, en revanche on a discuté, fait des promenades, écouté de la musique. Itzaso dit qu'on travaille comme des boulangers, avec de la pâte très fraîche, qu'il ne faut pas trop pétrir en amont. Il faut garder de la fraîcheur, de la spontanéité pour le tournage. J'avais écrit une petite lettre pour tous les techniciens et acteurs, dans laquelle je leur partageais mon sentiment sur ce qu'on pouvait faire pendant cette crise du Covid, à notre niveau. Je leur expliquais ce que je présentais pour le film à venir. Après ça, on commence à parler, et on discute énormément avec les comédiens. Pour moi, on «parle» davantage le scénario qu'on ne l'écrit. Il y a aussi des idées qui viennent du reste de l'équipe, le fait que la fausse couche reste taboue entre femmes, c'est ma costumière qui me l'a soufflée. Je l'ai intégrée et ça a résonné avec sa vie au point qu'elle était au bord des larmes au moment de la prise. Je prends beaucoup de choses qui viennent de l'équipe, que ce soit les comédiens mais aussi les techniciens. Pour moi, il n'y a qu'une équipe.

Le film est court mais vous prenez le temps de déplier chaque situation, même anodine.

Oui, j'ai voulu faire des plans de transition le centre du film. Au contraire de ce qu'on voit d'habitude. Les «moments entre» sont devenus très importants, ces moments de faible intensité. Mais ce n'est pas quelque chose que j'ai décidé de forcer, c'est assez naturel pour moi, c'est comme un rythme personnel, de respiration. Et politiquement, j'aime l'idée de faire du cinéma comme ça car il y a déjà tellement de films qui font le contraire. J'adore [le réalisateur sud-coréen] Hong Sang-soo, je le suis depuis longtemps, c'est une lumière, de même que Rohmer. Ils ont démontré le chemin pour faire un cinéma plus direct, plus honnête, sans artifice, sans glamour, en se débarrassant d'une certaine fausseté du cinéma classique.

Justement, comment travaillez-vous à faire des films différemment, en termes de production ?

On travaille de la même manière depuis mon deuxième film, *Los Ilusos*, qui est le moment où on a créé la société de production du même nom. On sait qu'on doit renoncer à beaucoup de choses, mais on gagne une liberté, une rapidité, le plaisir de travailler hors de l'industrie. *Eva en août* a été tourné en vingt jours, et celui-ci en huit. On paye tout le monde au même tarif, moi, les comédiens, les techniciens. Et on ne va pas faire des journées énormes parce qu'on a que huit jours, au contraire. Tout doit être proportionnel. Le film a coûté 12000 euros, une somme riquiqui. Avec chaque film depuis *Los Ilusos*, on a gagné un peu d'argent, que l'on a réinvesti à chaque fois, ce qui n'est quelque chose qui se fait normalement. Je n'ai jamais eu l'équivalent espagnol de l'avance sur recettes, sauf pour *Eva en août*. J'étais heureux, mais je fais attention à l'idée de ne pas faire seulement les films «au-

torisés» par les financements. Il faut aussi croire à un cinéma dont l'industrie ne veut pas, dans lequel elle ne trouve pas d'intérêt.
Comment s'est passée la distribution en Espagne, et dans quel contexte ?

En Espagne, je pense que la situation générale du cinéma est pire qu'en France. Ici, malgré tout, vous vivez sur une idée du cinéma comme art, ce qui n'est absolument pas la tradition en Espagne où le cinéma est presque uniquement considéré comme une industrie. Mon obsession, depuis mon deuxième film, est de trouver comment un faire un cinéma cohérent à tous les stades du processus créatif. Donc je peux dire que j'ai

pensé la distribution de *Venez voir* avec des gens qui sont très proches de ma vision, et ça s'est très bien passé car on a décidé de sortir le film dans une seule salle par ville, on a vraiment soigné la façon dont on invitait les gens justement à «venir voir». Petit à petit, on rencontre notre espace de création, un espace suffisant. J'insiste sur le fait que ce n'est pas nécessaire de devenir plus gros. On voudrait toujours qu'un cinéaste décolle, grandisse, que ses films soient plus chers, plus rentables. Non, pas forcément. Ce qui compte c'est de travailler à une échelle qui nous convient et ne nous paralyse pas. Il me semble que le film parle aussi de ça. ◀

«Venez voir», copains comme cocon

Suivant deux couples de trentenaires, le long métrage de Jonás Trueba livre une réflexion pénétrante sur notre présence au monde et les horizons bouchés.

Que vient-on voir à l'appel de ce titre bien trouvé, qui nous invite à nous pencher sur un petit format (à peine plus d'une heure), une miniature de vie qui ne ménage pourtant pas les ellipses et prend le temps de regarder ? D'abord, des visages. Jonás Trueba, découvert en France avec *Eva en août* (2020) – déambulation rohmérienne dans un Madrid de canicule – mais actif dans son pays depuis une dizaine d'années, débute son *Venez voir* par une série de longs plans-portraits au son d'un morceau de musique live qui rend quatre amis songeurs.

Mesquineries. Sur ces visages trentenaires, bobos de Madrid un peu tristounes, on lit quelque chose comme une légère fatigue matinée de sourires discrets ou d'étincelles de joie lorsque la mélodie s'emballe. En tout cas, un sentiment nuancé, que Trueba va ensuite, très patiemment, déplier et replier sur lui-

même, cherchant dans un presque rien de l'événement la matière d'une vie quotidienne intranquille bien que confortable. Deux couples d'amis donc, et l'annonce par Susana et Dani de l'arrivée d'un bébé, en même temps que cette injonction en apparence sympa : «*Venez voir notre nouvelle vie à la campagne.*»

Dans le trajet retour d'Elena et Guillermo, que Trueba filme dans sa longueur, comme plus tard leur voyage en train pour rendre cette fameuse visite, on sent les germes d'un film un peu amer (comme sait les faire, outre-Atlantique, un Alex Ross Perry), qui prendrait plaisir à filmer l'amitié pour mieux nous coincer dans son envers : ressentiment et petites mesquineries, discussions à bâtons rompus sur les défauts de nos semblables. Heureusement, les personnages de Trueba ont mieux à faire. Elena (Itzaso Arana, la Eva de *Eva en août*) est en train de lire un pavé du philosophe allemand Peter Sloterdijk, au titre non moins impératif, *Tu dois changer ta vie*. Ces mots résonnent avec ceux de la poétesse Olvido García Valdés, dont on entend la voix en off, et avec une musique plus inquiétante qui accompagne leur trajet retour.

Il y a donc quelque chose de profond qui se joue là, une réflexion plus intense et pénétrante sur notre présence

au monde, renforcée par ce qu'on devine encore des blessures de la pandémie (ces masques qu'il faut s'empresser de revêtir dans les rues, et qui transforment les personnages en zombies) et de cette grosse flemme de vivre face à un horizon totalement bouché.

Jalousie. Mais puisqu'il faut quand même «venir voir», parce qu'on ne peut s'empêcher de toute façon d'aller jeter un œil, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, affection réelle ou légère jalousie, Elena et Guillermo, quelques mois plus tard, font le déplacement. Le printemps est là, c'est maintenant Guillermo qui lit *Tu dois changer ta vie*. Un autre imprévu, plus douloureux et sobrement dévoilé, attend les amis dans cet ersatz de vie rurale où «on doit prendre la voiture pour tout». Cette journée sera l'occasion, surtout, de discuter de ce que veut dire vivre ensemble et de s'y exercer (confidences, déclamations, ping-pong, balade, toutes les configurations sont bonnes), sans que jamais ne disparaisse totalement l'ombre d'une solitude essentielle qui, comme le soir, arrive toujours à point.

L.Tu.

VENEZ VOIR de JONÁS TRUEBA avec Itzaso Arana, Vito Sanz, Francesco Carril... 1h 04.

cessairement négative. Il y a une usure mais qui pour moi est très belle et profonde. On a cette richesse d'avoir beaucoup travaillé ensemble, donc on peut faire des variations sur leurs personnages. J'ai l'impression que je cherche à construire mon œuvre plutôt à

VENEZ VOIR
de Jonás Trueba

Sous des airs de film mineur et bref, un récit limpide d'une grande profondeur existentielle.

Tous les films de l'Espagnol Jonás Trueba pourraient s'appeler *À la recherche du bonheur*, célèbre essai de Stanley Cavell mentionné par un des personnages du splendide *Eva en août* (2020). Dans l'ouvrage, le philosophe et critique américain prend pour corpus des comédies de remariage hollywoodiennes des années 1930-1940, dont il fait émerger une morale commune : pour parvenir au bonheur, il faut mourir pour mieux renaître. Après *Qui à part nous* (2021), qui sondait la jeunesse madrilène au long de près de quatre heures de foisonnante matière documentaire, Jonás Trueba revient avec *Venez voir* à une forme beaucoup plus resserrée (une heure), tout en gardant la chaleur hédoniste, mêlée de questionnement sur la condition humaine, qui fait la sève de son cinéma. Ici, plus que jamais, ce cinéma se pare d'un double fond. Sous ses airs ensoleillés et légers, *Venez voir* s'interroge, par le biais d'un va-et-vient entre un couple à la ville et l'autre à la campagne, sur ce qui constitue une existence. Ce sont des choix extrêmement concrets (choisir la campagne ou la ville, avoir un enfant ou y renoncer) autant que des approfondissements existentiels. Vivre, c'est faire l'expérience de la matière et de l'esprit qui communiquent sans cesse, au cœur d'un même mouvement. Dans une scène de repas, entre deux considérations sur la cuisson de la viande, Elena (irrésistible Itsaso Arana, déjà au centre d'*Eva en août*) évoque le livre *Tu dois changer ta vie* de Peter Sloterdijk, dont elle commence à lire des passages. Comme pour mieux questionner ses ami·es sur le besoin de penser un nouveau rapport au monde et une nouvelle éthique. Ici encore, mourir pour mieux renaître. ♥ Ludovic Béot

Venez voir de Jonás Trueba, avec Itsaso Arana, Francesco Carril (Esp., 2022, 1 h04). En salle le 4 janvier.



Jonás Trueba, réalisateur de “Venez Voir” : “Pour le moment, ma bataille, c’est de faire des films pour la salle”

par Ludovic Béot

Héritier d’Éric Rohmer et d’Hong Sang-soo et révélé en France avec “Eva en Août”, le Madrilène Jonás Trueba enchante ce début d’année avec son nouveau film. À cette occasion, le cinéaste se confie sur sa bataille pour faire un cinéma libre, bâti sur l’amitié et la confiance et qui reste ouvert aux épiphanies du hasard.

Découvert en France en 2020 avec *Eva en Août*, alors qu’il était déjà l’auteur de quatre longs métrages (hélas non exploités dans les salles françaises), Jonás Trueba envisage son cinéma non comme une somme d’œuvres distinctes qui en composeraient une plus globale, mais comme un territoire commun dans lequel les films se fondent.

Semblant appartenir à un même univers étendu, ils se construisent comme une série de variations qui dialoguent entre eux et dans lesquels les mêmes visages et thématiques se meuvent. « Je suis plus intéressé par l’idée de faire du cinéma d’une manière concrète en termes de production, d’amitié et de confiance. C’est mon souhait le plus cher si le spectateur peut sentir cette familiarité entre les comédiens sans avoir vu mes films précédents », confesse le réalisateur.

En six films – *Les Idéalistes* (2013), *Les Exilés romantiques* (2015), *La reconquista* (2016), *Eva en août* (2020), *Qui à part nous* (2021) et *Venez voir* (en salle le 4 janvier) – le Madrilène de 41 ans a constitué une œuvre d’une parfaite cohérence qui navigue entre le souffle hédoniste, l’urgence de vivre – chère à ses personnages –, et les incertitudes amoureuses et existentielles qui les secouent. Au cœur, les comédiens Francesco Carril, Vito Sanz et la comédienne Itsaso Arana forment une bande d’indéfectibles compagnons, mais aussi une incarnation poignante du temps qui passe, film après film.

Venez Voir, son dernier film en salles ce mercredi 4 janvier, est certainement à ce jour l’incarnation la plus pure jusqu’au-boutiste de son cinéma. En entretien, il nous avoue qu’il n’aurait certainement pas eu la confiance et le courage de le mener à bout il y a quelques années « *J’avais dès le début le désir de faire un film court et modeste, presque inachevé. Un film plus sensoriel que narratif et qui s’inscrit au sein d’une échelle très petite, la même que celle que l’on occupe dans l’univers* » nous raconte-t-il.

Un tournage de 8 jours

Tourné en seulement huit jours avec ses fidèles alliés (Itsaso Arana, Francesco Carril, Vito Sanz auquel s’ajoute la nouvelle venue Irene Escolar), *Venez Voir*, a pour centre une ligne narrative aussi courte (1 heure) que simple (un aller-retour de la ville à la campagne mené par la visite successive de deux couples d’amis). Le film de Trueba trouve dans ce dépouillement intensifié une matière formidablement vivante. Le tournage semble ici se vivre comme un laboratoire sans cesse perméable au monde et au hasard qui le percute. Au-delà des masques anti-Covid portés par les acteur-rices et qui agissent comme le témoin de l’époque du tournage, une scène de partie de ping-pong théorise parfaitement ce désir. D’un cadre très défini (un plan séquence fixe), la caméra se met au service du sort inconnu du rebond d’une balle de ping-pong et donc de l’issue de la partie. « *J’ai fait évoluer ma méthode de scénario. C’est important que le film vive pendant le tournage et reste ouvert. On travaille pour le hasard* », commente-t-il.



Un rythme de production soutenu

Une méthode de travail qui engendre nécessairement des difficultés de financement, mais dont le réalisateur ne se plaint pas. A l'image de Eric Rohmer ou d'Hong-sang Soo, il semble avoir mis en place un écosystème qui lui permet de tourner rapidement et avec peu de moyen tout en réservant son idée du cinéma. Il déclare *« c'est une mauvaise idée de voir la production comme l'ennemi. Au contraire, cela nous permet de travailler librement, de manière à la fois très précise et avec très peu de budget. C'est pourquoi Rohmer et Hong-sang Soo sont pour moi les cinéastes les plus stimulants du cinéma moderne. Ils ouvrent autant l'idée du cinéma que son espace de création »*.

Contrairement aux autres cinéastes espagnols de sa génération qui achèvent un film tous les trois ou quatre ans, Trueba tourne des films modestes économiquement, mais à un rythme particulièrement soutenu (quatre films en six ans). *« J'ai lu une phrase du cinéaste suisse Alain Tanner, que j'aime beaucoup, qui dit qu'entre le moment de la première sensation du film et sa finalisation, on ne doit pas dépasser une année. C'est un idéal très difficile à atteindre, mais c'est vrai. Je préfère renoncer à beaucoup de choses pour obtenir cette vitesse dans le processus créatif. C'est comme ça que le cinéma peut rester ouvert et vivre. »*

« Pour le moment, ma bataille c'est de faire des films pour la salle »

Une nouvelle génération de cinéastes espagnol.es

En attendant de découvrir probablement bientôt ces premiers films dans les salles françaises, le cinéaste maintient sa productivité effrénée et réfléchit déjà sur la possibilité d'un nouveau film dont il vient d'effectuer les premiers essais avec les fidèles Itsaso Arana et Vito Sanz.

Une grande vivacité qui participe à un véritable renouveau dans le cinéma espagnol. Une nouvelle génération de cinéastes que Trueba incarne aux côtés de Rodrigo Sorogoyen (*El Reino, As Bestas*), Carla Simón (*Été 93, Nos Soleils*) ou encore Pilar Palomero (*Las Niñas*). *« C'est très important ce nouveau souffle, car la situation du cinéma espagnol est très difficile, c'est une espèce de crise permanente. Et puis, il y a la relation avec les plateformes qui me met en colère car elle détruit la tradition et l'expérience du cinéma. Pour le moment, ma bataille c'est de faire des films pour la salle »*, conclut le cinéaste. C'est peut-être l'un des sens cachés du titre de son dernier film, *Venez voir*. Une injonction amoureuse adressée à ses spectateur.trices pour préserver cette force aussi enchantée que réparatrice qu'est la salle de cinéma.

Par petites touches, une esquisse de l'après-pandémie

Le cinéaste espagnol Jonas Trueba capte le sentiment d'irréalité qui saisit quatre amis lors de leurs retrouvailles après le confinement

VENEZ VOIR

■■□□

Tout commence sur une série de visages. Nous sommes dans un bar de Madrid, un soir d'hiver 2020, où le pianiste Chano Dominguez se produit. Après une saillie vive et colorée, il enchaîne avec un morceau plus élégiaque, intitulé *Limbes*. Mais la caméra s'attarde sur quatre figures de l'assistance, saisies en gros plan dans leur écoute pensive. Merveilleuse façon de présenter au spectateur le quadrille des futurs protagonistes : sans fioriture, sans parole, mais simplement par leur présence silencieuse, se gonflant d'une musique qui épouse les reflets changeants de leurs âmes incertaines.

Il s'agit de deux couples d'amis réunis pour la première fois après une longue période non mentionnée, mais qui a pour nom la pandémie. Elena (Itsaso Arana) et Dani (Francesco Carril) habitent un appartement à Madrid, quand Susana (Irene Escolar) et Guillermo (Vito Sanz) ont saisi l'occasion de s'installer à la campagne, où ils les enjoignent de leur rendre visite. Ce à quoi les premiers finiront par se résoudre, une fois les beaux jours venus, pour passer le dimanche dans leur maison avec jardin. Mais la nature est-elle vraiment à portée de main ? Et la vie de cam-

pagne autre chose qu'un fantôme citoyen ? C'est sur cet argument fin comme un papier à cigarettes que Jonas Trueba, humble et discret prodige espagnol découvert en France avec son cinquième long-métrage *Eva en août* (2020), ouvre une réflexion sur la bascule de l'âge (l'approche de la quarantaine) et les arrêts de l'existence.

Après les trois heures quarante du documentaire-fleuve *Qui à part nous* (2021), *Venez voir* pourrait constituer pour le cinéma un équivalent de ce qu'est la nouvelle comme genre littéraire. Il en partage la brièveté, s'étendant sur à peine plus d'une heure, mais encore le projet esthétique. La nouvelle fonctionne généralement comme une loupe : elle sert moins à traiter des grands sujets, qu'à circonscrire un détail – un mouvement d'âme, un moment décisif, une humeur passagère, etc.

Une forme d'inachèvement

Venez voir s'attache à ce genre de motif ténu : l'engourdissement d'après-confinement, la difficulté à renouer des relations érodées. Trueba n'a pas d'autre sujet que ce tissu d'impressions. S'y astreignant sans chercher à le gonfler de romanesque, le film frôle l'inconsistance, voguant aux confins des prérogatives de la fiction. Mais par le chas de ces retrouvailles, deux moments antispectaculaires au possible (un verre,

un déjeuner), il parvient à faire passer toutes les vies, possibles et impossibles, de ses personnages.

Par ailleurs, *Venez voir*, film de conversations porté par la décontraction de son quartet d'acteurs, ne cherche aucunement à saturer son propos. Au contraire, il se satisfait d'une forme d'inachèvement, d'ébauche, comme le montre sa fin réflexive en images super-8. Plus humble, Trueba fait porter son propos par les œuvres des autres, qu'il convoque à tout bout de champ : le morceau de Dominguez, bien sûr, mais aussi des poèmes d'Olvido Garcia Valdés sur l'irréalité (sentiment post-pandémique par excellence), une chanson idoine de Bill Callahan (*Let's Move to the Country* : « Déménageons à la campagne »), ou encore le philosophe allemand Peter Sloterdijk, dont plusieurs extraits du livre *Tu dois changer ta vie* (Pluriel, 2015) sont cités.

Venez voir pourrait être ainsi comparé à un petit récipient évasé, dans lequel on glisse trois idées, une chanson, une pincée de textes et quelques moments suspendus, pour voir si quelque chose en sort. Le film comme bloc-notes. ■

MATHIEU MACHERET

.....
Film espagnol de Jonas Trueba. Avec Itsaso Arana, Francesco Carril, Irene Escolar, Vito Sanz (1h04).

VENEZ VOIR

SORTIE LE 4 JANVIER

Le brillant réalisateur espagnol Jonás Trueba (*Eva en août, Qui à part nous*) poursuit son exploration existentielle et sensitive avec ce conte resserré et délicieusement bavard, dans lequel deux couples questionnent leur idée du bonheur.

Film après film, Jonás Trueba (lire p. 26) perfectionne l'art de la variation autour des mêmes motifs. *Venez voir* est aussi court que son précédent film, *Qui à part nous*, était fleuve. Ici, deux couples de trentenaires se retrouvent dans un bar madrilène. L'un a déménagé en périphérie et attend un enfant; l'autre a la conviction que procréer ne mène

à rien. Six mois plus tard, ils se retrouvent à la campagne autour d'un dîner arrosé, au cours duquel les certitudes de chacun sont mises à l'épreuve... Le cinéma rohmérien de Jonás Trueba, qui exhibe la fragilité des liens affectifs à la faveur d'ellipses et de cycles saisonniers, trouve une grande force d'incarnation en évoquant ici les conséquences du Covid. Malgré une série d'oppositions (l'urbain et la campagne, l'individualisme et la collectivité), sa mise en scène impressionniste trouble le manichéisme. La virtuosité des dialogues donne raison puis tort à chacun, la caméra organise le débat d'idées en champ-contrechamp, avant d'apaiser les rapports de force en un plan large sur une partie de ping-pong enfantine. Reste un remède : faire des films ensemble pour retrouver l'utopie. C'est ce que la mise en abyme finale, qui nous dévoile les coulisses du tournage, suggère avec malice.



Venez voir de Jonás Trueba,
Arizona (1h04), sortie le 4 janvier



LEA ANDRE-SARREAU

FILM DU MOIS



© LOS LE UROS FILMS

LE RÉEL, RIEN D'AUTRE QUE LE RÉEL

par Josué Morel

Venez voir : le titre du nouveau film de Jonás Trueba renvoie d'abord à une banale injonction sociale (plus perceptible encore dans sa version espagnole, que l'on pourrait traduire par « il faut que vous veniez la voir »), celle d'un couple conviant deux de leurs amis à visiter leur nouvelle demeure, située à moins d'une heure de Madrid. Daniel (Vito Sanz) ne s'y trompe pas lorsqu'il croit déceler, dans les plis de l'invitation, une forme de remise en cause d'un modèle citadin qui lui est cher : le choix de Guillermo (Francesco Carril) et de Susana (Irene Escolar) d'emménager à la campagne s'inscrit dans un

double contexte (l'entrée dans la trentaine bien tassée et l'après-confinement) les poussant à reconsidérer leur mode de vie. La juxtaposition des deux verbes renferme toutefois une autre signification, rien de moins que la clef du film dans lequel il est implicitement question d'emprunter un chemin pour adopter une disponibilité de regard. Soit précisément l'objet de la mise en scène de Trueba, qui trouve ici un équilibre inédit entre concision (le film dure tout juste une heure) et attention portée aux fluctuations de quelques situations patiemment dépeintes. *Venez voir* s'affirme en cela peut-être comme son meilleur film,

ainsi que celui qui permet de désamorcer le plus nettement les reproches que l'on pourrait, un peu facilement, imputer à son cinéma. Car, de loin, les petits contes philosophiques et sentimentaux que le réalisateur compose ne semblent pas exempts d'une certaine préciosité ou d'un charme trop fabriqué. En témoigne en apparence, mais en apparence seulement, le premier plan, où Elena (Itsaso Arana), les yeux brillants et le regard profond derrière ses grandes lunettes rondes, assiste à un concert de piano. La scène fait d'abord craindre la perspective d'une émotion décrétée d'avance, dès les premières notes, tant le jeu pénétré de l'actrice, à la lisière de la caricature, paraît forcé. Si l'on considère un premier plan comme, justement, une invitation destinée au spectateur, cette dernière paraît nous intimer de nous mettre au diapason de l'émoi instantané que ressent le personnage. Mais rapidement, les choses se dénouent : un petit geste plus étonnant d'Elena sur son cou, entre la caresse et le léger pincement, vient comme gratter la surface d'un plan initialement volontariste. Se succèdent alors les portraits des trois autres protagonistes, sans dialogue, le temps d'une écoute filmée intégralement – huit minutes, ce qui n'est pas rien à l'échelle d'un film aussi court. Avant de diviser les personnages en deux couples qui se font face, le découpage articule dans un premier temps leur amitié autour d'un point focal (le pianiste), initialement maintenu hors champ puis révélé à la fin de la séquence, vers lequel convergent leurs regards et leur émotion muette. «Venir voir» implique dès lors de *prendre le temps de voir*; il s'agit de laisser mûrir son regard et d'ausculter précisément l'objet de son élection.

Derrière ses envolées musicales, ses personnages séduisants et ses références un peu trop appuyées (après Stanley Cavell dans *Eva en août*, le film se place sous l'égide de Peter Sloterdijk, avec un même horizon en ligne de mire : le perfectionnisme moral), le cinéma de Trueba dévoile alors son soubassement réaliste : pour «bien voir», il faut poser son regard, être attentif à ce qui se joue devant soi. Reste que ce réalisme conserve une part retorse et composite : il relève autant d'un processus d'extraction d'une émotion, destinée à irradier ensuite des séquences plus ouvertement stylisées, qu'il ne prend le problème à l'envers, en partant d'œuvres, musicales (une chanson de Bill Callahan) ou littéraires (des poèmes d'Olvido García Valdés), pour laisser des scènes plus dépouillées s'imprégner de leur parfum. Le film repose de la sorte sur un entrelacs de séquences pensées en miroir, pour passer d'une méthode à l'autre. Ainsi du retour d'Elena et de Daniel après cette soirée entre amis à Madrid : c'est comme si la conversation qu'ils venaient d'avoir jetait sur ces quelques fragments de leur vie ordinaire (les rues traversées, le passage d'un camion-poubelle, le confort de leur appartement) une teinte plus inquiète, portée par une musique cette fois extradiégétique. Le voyage qui coupe le film en deux moitiés s'appuie quant à lui sur une logique strictement inverse : condensé dans l'écoute d'une chanson, «Let's Move to the Country» de Bill Callahan, le trajet en train fait la même durée que la scène qui suit, figurant le couple sur le quai de la gare, dans l'attente de l'arrivée de leur hôte. On y voit Elena et Daniel descendre de leur train, se tromper de chemin, revenir en arrière, puis tuer le temps, faute de mieux. En apparence, rien de plus dissemblables que ces deux fragments d'une même excursion dans leur rapport à la temporalité. Et pourtant, la chanson de Callahan retentit de nouveau pour rompre le silence et l'ennui ; dans un anglais approximatif, Daniel en répète quelques

vers. «*Let's start a family / Let's make a baby*» : non seulement la musicalité du voyage continue de résonner en lui, mais son freonnement fait écho à la conversation, tenue six mois plus tôt et à l'origine de leur visite, au cours de laquelle Susana annonçait sa grossesse. La manière dont Trueba fait déborder la beauté du voyage (ensoleillé par la mélodie de Callahan) dans l'espace sans qualités de la petite gare figure ainsi le cheminement d'un sentiment entêtant, sur lequel le personnage revient comme on applique de nouveau sa main sur une démangeaison (tel le geste inaugural d'Arana mentionné plus haut).

Plus encore, le sentiment résulte chez Trueba d'une quête à la fois sérieuse et joyeuse, épousant par endroits les contours d'un jeu bricolé entre amis – à commencer par celui auquel se prête la petite troupe du cinéaste. De film en film, Arana, Carril et Sanz, aperçus dans *Eva en août* ou l'inédit *La Reconquista* (fiction cousine de *Venez voir*, qui fait le portrait d'un couple remontant le cours d'une émotion adolescente ravivée le temps d'une parenthèse nocturne), interprètent des figures qui semblent comme empreintes de leurs rôles précédents, esquissant un réseau affectif tortueux – si les prénoms ne changeaient pas, on aurait presque l'impression d'assister au nouvel épisode d'un feuilleton centré sur un même groupe. Le réalisme est un jeu : c'est la leçon qu'il faut retenir du petit match de ping-pong où les acteurs scénarisent, au gré de smashes ratés et de revers approximatifs, une scène qui n'appartient au fond qu'à eux et au hasard du sport. Il serait même tentant d'y déceler une absence de Trueba, mais le cadre qu'il adopte découpe l'espace de la table et du jardin de manière parfaitement symétrique. Or le film repose tout entier sur cette logique (et, plus largement, sur un jeu de va-et-vient qui n'est pas sans évoquer la dynamique du ping-pong) : deux couples, deux hommes, deux femmes, deux espaces, deux parties (d'une moitié à l'autre, Daniel et Elena vont jusqu'à s'échanger le même ouvrage de Sloterdijk). Il était donc écrit que le récit s'achèverait quelque part là où il avait commencé : par un plan cernant le visage d'Elena, que l'on retrouve cette fois-ci plongée entre les herbes d'un chemin à moitié sauvage. Seule, en train d'uriner, la voilà traversée par une allégresse soudaine, qui surgit sans mot dire, à rebours du trouble immédiat dans lequel baignait l'ouverture. Et Trueba de renvoyer la balle : l'image numérique du film laisse place à l'enregistrement, en Super 8, du tournage lui-même, révélant avec une beauté redoublée la grâce de la nature avoisinante dont Elena paraissait s'enivrer quelques instants plus tôt. La voix d'Olvido García Valdés retentit alors : «*Le réel, les êtres, le monde. Le réel, rien d'autre que la connaissance du réel.*» *Venez voir* tient décidément de la profession de foi. ■

VENEZ VOIR (TENÉIS QUE VENIR A VERLA)

Espagne, 2022

Réalisation, scénario **Jonás Trueba**

Image **Santiago Racaj**

Montage **Marta Velasco**

Costumes **Laura Renau**

Son **Álvaro Silva With**

Décor **Miguel Ángel Rebello**

Interprétation **Itsaso Arana, Vito Sanz, Francesco Carril, Irene Escolar**

Production **Los Ilusos Films**

Distribution **Arizona Distribution**

Durée **1h04**

Sortie **4 janvier**

Sortir des limbes

Entretien avec Jonás Trueba

Le morceau que joue Chano Domínguez dans la première séquence de *Venez voir* s'intitule, comme il le dit au public, « Limbes ». Le film est-il aussi sorti des limbes ?

Oui, parce qu'il est né d'un sentiment qui a anticipé le confinement : je venais de perdre un ami cher, Rafael Berrio, qui a signé la musique de *La reconquista*, où il joue aussi, et le poète Luis Miguel Madrid, qui apparaît dans *Los ilusos*, est mort ensuite du covid. Une grande tristesse m'a envahi, une tristesse de fin du monde. Comment faire du cinéma dans un futur immédiat ? La réponse est venue de l'écoute de « Limbo » à la fin de l'été 2020, lors d'un concert donné par Chano Domínguez sur YouTube, le premier en direct après le confinement : ce morceau venait révéler ou confirmer ce que je ressentais physiquement. J'ai souhaité que le film lui ressemble et évoque aussi la « crise d'irréalité » dont parle la poétesse Olvido García Valdés dans un texte écrit il y a une vingtaine d'années : « Où habite-t-on ? Pas là où l'on nous voit, où l'on nous trouve, mais là où on se sent vivant. »

En un temps très court, *Venez voir* tisse ensemble ces éléments extra cinématographiques, ainsi qu'un essai philosophique. Ne craigniez-vous pas que le récit s'efface sous ces apports composites ?

Pour moi, les textes, les musiques, la voix de la poétesse, qu'on entend en off, tout cela est exactement de la même étoffe que les conversations des quatre amis. On a tendance en tant que cinéaste à dissimuler les citations, à les enrober, les intégrer. Il me semble plus honnête de les donner à voir. On les perçoit peut-être comme un vernis intellectuel, alors que c'est le contraire : je suis moi-même tissé de ces œuvres, et le film est un espace construit pour leur partage. Dans cet esprit, la chanson de Bill Callahan « Let's Move to the Country » a donné au récit sa structure et sa tonalité, de manière plus sensorielle qu'intellectuelle. On pourrait aussi dire que la maison de Susana et Guillermo matérialise cet espace, d'autant qu'en espagnol le « la » du titre « venez la voir » (*Ténéis que venir a verla*) peut renvoyer aussi bien à la maison qu'au film (« la película »). La réticence de Daniel et Elena à aller voir cette nouvelle maison, je la rapproche de la difficulté qu'il y a eu à retrouver le chemin des cinémas, peut-être avant même les fermetures de salles dues au confinement.

Le carton « Six mois plus tard » insiste sur l'ellipse, le temps qu'il a fallu aux citadins pour venir voir. La « difficulté » dont vous parlez ne rend pas moins comique la frilosité dont fait preuve Daniel à atteindre cette banlieue.

Bien sûr, Daniel, c'est le bourgeois bohème qui ne sait pas quel

bus prendre, parce que déjà, prendre le RER, c'est le bout du monde. Il y a là de l'autodérision. J'espère que cet humour transparait aussi dans la présence du livre de Peter Sloterdijk *Tu dois changer ta vie!* : quand Elena va carrément le chercher pour en lire un passage à ses amis, le visage de Dani, entre l'amour et la honte, traduit la perplexité de l'équipe quand elle a compris que ce texte allait avoir autant d'importance au tournage : « On va vraiment en parler en détail ? » Du spectateur, j'attends aussi cette perplexité.

Après la musique, cette lecture est un autre long moment d'écoute, où, pour paraphraser *La Maman et la Putain*, Elena a la liberté de « parler avec les mots des autres ».

Oui, je me suis rendu compte en cours de route que l'on faisait un film sur l'écoute. Eustache a été décisif pour moi dans sa façon de faire cinéma avec peu de moyens, dans son écoute (notamment avec *Numéro zéro*), et dans sa volonté de mêler réalisme et artifice.

Le contraste est fort entre les deux « blocs » du film, les intérieurs urbains de la première partie, et la seconde en plein air.

Je voulais que cette première partie soit « en chambre », dans l'intimité non seulement de Daniel et Elena, mais aussi des deux acteurs, qui me sont très proches. Je leur ai dit de ne pas avoir peur de jouer un couple un peu fatigué, dans ses gestes quotidiens. Par exemple, j'ai demandé à Itsaso Arana de ne pas regarder Vito quand elle lui parle dans la cuisine. Cela ne suggère pas une absence d'amour, simplement une lassitude du travail, de la ville, du fait d'habiter le monde. Les deux comédiens craignaient de paraître très antipathiques. Le cinéma en général montre beaucoup la formation d'un couple (ce que j'ai fait dans *Los ilusos*) et sa démolition, ses crises. Ce qui m'intéresse, c'est l'intervalle.

Les limbes.

Oui, mais pas dans un sens funeste ou négatif.

La grossesse interrompue de Susana renvoie aussi à ces limbes, or vous traitez cette fausse couche dans une ellipse. Susana n'en parle que tard.

Oui, c'est un élément dramaturgique fort en soi, mais dans la vie cela arrive souvent ainsi. Quand Susana accueille ses amis dans le cadre de sa fenêtre, au début, le plan ne permet pas de voir son ventre : il ne s'agit pas de créer un suspense sur sa grossesse, mais de trouver le dosage honnête, tranquille même, pour cet élément violent. On peut aussi imaginer que, comme Elena et Guillermo se connaissent depuis leur



Sur le tournage de *Venez voir*, de gauche à droite : Itsaso Arana, Vito Sanz, Francesco Carril, Irene Escolar et Jonás Trueba (au deuxième rang).

adolescence, il y a quelque chose d'atténué dans la dramatisation, même si Susana, plus jeune, semble avoir rejoint le groupe plus récemment.

Vous dites « semble », alors que vous avez écrit le film.

Parce que la façon de l'écrire a été particulière : je parle avec les acteurs, puis je rédige les dialogues la veille du tournage, il n'y a pas de vrai scénario. On part donc avec très peu d'éléments. Itsaso dit qu'elle travaille comme une boulangère : avec du pain très frais. C'est vertigineux, parce que nous « rencontrons » le film au dernier moment. Même l'amitié des quatre personnages n'a été certaine que trois jours avant le tournage – qui n'a duré que huit jours, trois en décembre 2020 à Madrid, cinq au printemps 2021 dans et autour de la maison. Cette incertitude est contrebalancée par le fait que les acteurs reviennent de film en film, il y a donc une mémoire entre eux. Comme on a tourné chronologiquement, les quatre plans fixes sur chacun des personnages qui ouvrent le film nous montrent des acteurs qui sortent des limbes, entre la vie et le film. Il y a presque une cruauté de ma part à filmer leur nervosité : ils se disent « ça y est, on commence le film », il fallait donc que ce premier plan soit long, généreux. Je les ai tranquilisés en disant : vous pouvez vous contenter d'écouter la musique.

Le film se finit par un décrochage « méta » : après l'éclat de rire d'Elena (ou de l'actrice qui l'interprète) alors qu'elle urine dans l'herbe, l'image passe au Super 8, et on voit l'équipe de tournage dans ce décor.

Oui, j'ai voulu ce film court, léger et même un peu brusque, inachevé dans sa fin. L'arrivée du Super 8 tient au hasard : pendant que l'on tournait, un ami est venu me montrer sa nouvelle caméra, je lui ai dit : « Vas-y, tourne, ce sera peut-être la fin du film. » Je l'ai dit comme une blague, mais je me suis aperçu que j'inversais là un film qui me tient très à cœur, *Le Goût de la cerise* : Kiarostami tourne en 35 mm, mais à la fin, il détruit violemment le quatrième mur avec la vidéo, un choc visuel qui m'a beaucoup marqué à l'adolescence. Mais pour le reste de l'image de *Venez voir*, avec le chef opérateur Santiago Racaj, nous cherchions le contraire du choc, une harmonie née d'une lumière à la fois franche et légèrement idéalisée, et des cadres qui n'ont pas peur du vide. À un moment où le cinéma se fait beaucoup en postproduction, je propose au spectateur une forme de calme, de suavité, voire de tiédeur : une décroissance.

*Entretien réalisé par Charlotte Garson
en visioconférence, le 9 décembre.*



Supportable, LA LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE ?

CINÉMA

VENEZ VOIR /Jonás Trueba / 1 h 04.

Avec *Venez voir*, Jonás Trueba met en scène deux couples amis pour s'interroger sur le rapport que nous avons au réel. Subtil et profond.

Qui a vu *Eva en août* (2020), le joli film qui a révélé Jonás Trueba en France, sait que le cinéaste madrilène aime à prendre son temps. C'est le cas dès l'ouverture de *Venez voir*: la caméra s'attarde sur le visage d'Helena (Itsaso Arana, qui interprétait déjà Eva). Avec son compagnon, Dani (Francesco Carril), et un couple d'amis, Susana (Irene Escolar) et Guillermo (Vito Sanz), elle assiste à un concert de jazz. Par la grâce du visage de l'actrice, c'est comme si le spectateur assistait à l'imprégnation de la musique par l'être entier du personnage, comme s'il la sentait pénétrée par les ondes, par cette substance intangible que sont les notes de musique. Tel est précisément ce qui est au cœur de *Venez voir*: qu'est-ce que le réel ? Comment se manifeste-t-il ? Comment l'appréhendons-nous ?

Au terme du concert, Susana et Guillermo annoncent à Helena et Dani qu'ils attendent un enfant et seraient ravis de les recevoir dans leur maison maintenant qu'ils habitent loin de Madrid. De retour chez eux, Helena et Dani sont déstabilisés. Même si c'est implicite (hormis le fait que Dani affirme expressément qu'il ne souhaite pas avoir d'enfant), les choix de leurs amis semblent lester ceux-ci d'un poids de réalité qu'ils ne désirent pas. Ils acceptent toutefois l'invitation.

Dès lors, le cinéaste ne filme pas une confrontation entre deux couples, mais continue à mener son interrogation. Il n'opte pas pour tel mode de vie, mais induit de la distance. Notamment avec une des chansons de la BO signée Bill Callahan, « Let's move to the country » (« Déménageons à la campagne »), toute en douce ironie. Arrivés chez leurs amis, Helena (surtout elle) et Dani amènent une réflexion par l'intermédiaire de la lecture de passages d'un livre de Peter Sloterdijk au titre tout sauf anodin : *Tu dois changer ta vie !*. Comme précédemment avec la musique de jazz, la pensée de Sloterdijk, qui relève par définition de l'intellectualité, vient se mêler au prosaïsme de la scène, d'autant que le quatuor est en train de déjeuner sur la terrasse ensoleillée de la maison. Il est rare au cinéma de montrer, le plus simplement du monde, l'interaction entre abstraction et matérialité. Qui se décline aussi en fiction *versus* documentaire quand, à la toute fin du film, Trueba montre quelques images du tournage. Ce n'était pas forcément utile. *Venez voir* avait précédemment posé une question d'autant plus formidable qu'elle reste ouverte. On peut l'énoncer ainsi : une vie s'élargit-elle avec un enfant, une maison, au gré d'une musique ou d'une pensée ? Ce qui fait songer à la belle interrogation du philosophe David Lapoujade (1) : « *De quoi peut manquer une existence pour être plus réelle ?* » ●

CHRISTOPHE KANTCHEFF

(1) Dans son livre *Les Existences minores* (Minuit, 2017)



VENEZ VOIR

de Jonas Trueba, Arizona
Distribution,
sortie le 4 janvier

Deux couples de trentenaires passent une soirée d'hiver dans un bar. L'un vit au centre de Madrid, l'autre en lointaine banlieue, le premier n'a pas d'enfant, la femme du second est enceinte. Ils décident de se revoir au printemps chez les banlieusards, dans leur nouvelle maison au bout du RER, bien que l'homme du couple urbain ait moyennement envie de se taper le trajet pour retrouver des amis anciens à demi perdus de vue. Mais l'invitation du titre est claire : venez nous voir, venez voir notre maison, notre bébé, notre nouvelle vie à la lisière de la campagne... Au cours de ces retrouvailles vaguement gênées, on devise sur l'architecture, le mode de vie, l'écologie, le couple, la parentalité, le sens à donner à sa vie quand on a passé 30 ans, le tout sous l'éclairage complexe d'un essai de Peter Sloterdijk que le couple urbain est en train de lire. Auteur du superbe *Eva en août*, le rohmérien Jonas Trueba nous dit aussi « venez voir » la banalité du quotidien, les événements infinitésimaux de nos paisibles vies occidentales, nos questionnements les plus intimes, et comment tout cela qui est a priori ennuyeux peut faire cinéma pour peu que le réalisateur sache écouter un morceau de piano live et filmer ses effets, saisir les expressions de visages et gestes qui disent parfois autre chose que les conversations, la gêne non dite d'amis qui n'ont plus grand-chose en commun, ou conclure sur une fin mystérieuse et renoirienne. Venez voir... – **SERGE KAGANSKI**



CINÉMA

VENEZ VOIR

Depuis ses premiers pas en tant que réalisateur en 2010 avec *Todas las canciones hablan de mí* jusqu'à ces derniers films, *Eva en août* (2021) ou encore le documentaire-fiction *Qui à part nous* (2022), Jonas Trueba se fraye un chemin singulier dans le cinéma espagnol, composant une petite musique rohmérienne par ses chassés-croisés amoureux, une certaine mélancolie et l'expérimentation de nouvelles voies cinématographiques. On retrouve cette

partition dans *Venez voir*, film brief (1h) qui évoque les périodes de transitions, des changements à l'orée de la quarantaine mais aussi la période étrange de fin de pandémie. Dans un Madrid au sortir du confinement, deux couples d'amis se croisent... Le film est construit autour de plusieurs moments de leurs rencontres : dans un bar pour écouter un concert, lors d'un déjeuner dominical, d'une balade champêtre... Tel un peintre impressionniste, Trueba évoque la magie et le désenchantement amical et du couple à travers les petites choses du quotidien, les silences, les regards, l'émotion éprouvée lors de l'écoute d'un morceau ou d'un poème... Délicieux !

De Jonás Trueba avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Irene Escolar, Francesco Carril - Le 4 janvier



Des places à gagner !
sur www.vocable.fr

« Venez voir » de Jonas Trueba, conversations entre amis

Dans ce petit film de Jonas Trueba inspiré par le confinement, deux couples confrontent leurs choix de vie dans une partie de campagne aux accents contemporains.

Céline Rouden

Il y a des films qui sont comme des essais en littérature. Conçus sur une inspiration et écrit d'un trait. *Venez voir*, le nouveau film du réalisateur espagnol Jonas Trueba, qui nous avait tant séduits en 2020 avec son [Eva en août](#), est de cet acabit. Inspiré par la sortie du confinement, tourné en huit jours, d'une durée d'un peu plus d'une heure, il est comme un moment de vie saisi sur le vif et qui restera sans doute comme le témoignage d'une époque. Celle où un événement mondial comme la pandémie nous a fait nous interroger collectivement et individuellement sur nos choix de vie.

Une structure très épurée

La structure du film, très épurée, met en scène deux couples madrilènes qui se retrouvent dans un club de jazz après s'être perdus de vue pendant un moment. Susana et Dani ont quitté la ville pour s'installer dans la campagne proche et annoncent l'arrivée prochaine d'un bébé. Leur joie évidente perturbe Elena et Guillermo, indémodables citadins, qui ont fait d'autres choix et n'imaginent pas vivre ailleurs qu'à Madrid. Pourtant, quelques mois plus tard, ils se décident à « venir voir » l'endroit où habitent leurs amis. Le trajet en train, la visite de la maison, le déjeuner où l'on disserte de la nécessité de changer sa vie autour du livre du philosophe allemand Peter Sloterdijk, puis la promenade dans les champs voisins, constitue l'essentiel de la trame narrative.

Le résultat pourrait sembler nombriliste et vaguement intello si Jonas Trueba, grâce à une mise en scène d'une grande douceur et fluidité, n'y apportait cette touche qui faisait le charme de ses précédents films. La musique, les visages de ses comédiens longuement filmés, les déplacements, les conversations, les paysages : tout fait sens dans cette *Partie de campagne* – une des inspirations du réalisateur – où les protagonistes évoquent par petites touches, presque impressionnistes, les grands enjeux de notre monde contemporain. À l'opposé des 3 h 40 de *Qui à part nous*, son film documentaire sur la jeunesse madrilène, tourné sur une période de cinq ans, la concision et la spontanéité de *Venez voir* nous montre une autre facette de ce cinéaste talentueux.

Venez voir (Tenéis que venir a verla) de Jonás Trueba

Échanges entre deux couples d'amis (l'un madrilène, l'autre fraîchement installé en périphérie de la ville) que les circonstances ont (brièvement ?) éloignés... Concis autant que patient, tout à la fois théorique et naturaliste, *Venez voir* est un ravissement.



© losilusofilms

★★★ C'est avec ce film que s'affirme le plus évidemment la parenté du cinéma de Jonás Trueba avec celui de Hong Sangsoo (format concis, attention portée aux saisons, échanges a priori anodins desquels émergent ponctuellement, ici tel aveu intime, là tel constat doux-amer), quand le film qui l'avait révélé au public français, le très beau *Eva en août*, avait invité plutôt à une vague de comparaisons certes pertinentes, mais un peu systématiques et surtout très réductrices, avec l'œuvre de Rohmer... à laquelle immanquablement fera penser une nouvelle fois cette suite d'échanges entre deux couples - la philosophie s'y invite dans les débats... De son précédent film, l'ample *Qui à part nous*, *Venez voir* (Tenéis que venir a verla en version originale, "Il faut que vous veniez la voir", titre repris d'un dialogue, et invitation - curieusement vécue comme une injonction - d'un couple à l'autre à visiter leur nouvelle maison) prolonge également, d'une part, une évocation sensible d'un certain état du monde (l'amitié au temps du Covid, la fondation d'une famille dans un monde en proie au dérèglement climatique), d'autre part un estompement assumé, mais ne cédant jamais à la raideur du dispositif, de la frontière entre réel et fiction (gracieuse scène finale, qui consacre l'expérience du tournage comme utopie réalisée). Mais de toutes les libertés que s'accorde le cinéma de Trueba, c'est encore la simplicité - moyen d'une décantation patiente, puis d'un accès privilégié, à une vérité des sentiments -, qui, sans doute, est la plus précieuse. En témoigne la scène d'ouverture, captation in extenso d'un morceau de piano que met à profit l'auteur pour observer le visage de ses personnages, façon idéale de nous en faire, d'ores et déjà, des intimes. **_T.F.**

CHRONIQUE INTIMISTE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Itsaso Arana (Elena), Francesco Carril (Dani), Irene Escolar (Susana), Vito Sanz (Guillermo).

Scénario : Jonás Trueba **Images :** Santiago Racaj **Montage :** Marta Velasco **1^{er} assistant réal. :** Lorena Hernández Tudela **Son :** Alvaro Silva Wuth **Dir. artistique :** Miguel Angel Rebollo **Maquillage :** Irene Pedrosa **Production :** Los Ilusos Films **Producteurs :** Javier Lafuente et Jonás Trueba **Dir. de production :** Pere Capotillo **Distributeur :** Arizona Distribution.

64 minutes. Espagne, 2022
Sortie France : 4 janvier 2023

◆ RÉSUMÉ

Madrid, de nos jours. Deux couples d'amis trentenaires, Elena et Guillermo, et Susana et Dani, assistent à un récital de piano dans un bar. Le concert terminé, ils conviennent de ce qu'ils se voient trop peu. Susana et Dani annoncent à Elena et Guillermo qu'ils attendent un enfant, et les invitent à leur rendre visite dès que possible, dans la maison en périphérie de Madrid où ils se sont installés quelques mois plus tôt. Après avoir quitté leurs amis et être rentrés chez eux à pied, Elena et Guillermo discutent. Pourquoi Susana et Dani ont-ils tant insisté pour leur montrer leur maison ? s'interroge Guillermo. Et pourquoi faire un enfant dans un tel monde ?

SUITE... Six mois plus tard. Elena et Guillermo prennent le train pour rendre visite à leurs amis. Ils s'arrêtent à la mauvaise gare ; Dani vient les chercher en voiture. Ils sont accueillis par Susana qui, avec Dani, leur fait visiter la maison. Plus tard, pendant que Dani et Guillermo bavardent, Susana avoue à Elena qu'elle n'est pas certaine que Dani soit prêt à affronter une nouvelle fausse couche. Le repas est prêt : les amis passent à table. Elena parle avec enthousiasme d'un livre de Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, dont elle lit des extraits. L'assemblée s'amuse de son enthousiasme. Après avoir disputé une partie de ping-pong, les amis partent faire une promenade dans la nature environnante. S'arrêtant pour uriner dans les herbes hautes, Elena est prise d'un fou rire. L'équipe du film apparaît, occupée à tourner la scène.

«Venez voir» de Jonas Trueba

[Yannick Vely](#)

Le synopsis

Une nuit d'hiver à Madrid, deux couples d'amis se retrouvent après s'être perdus de vue. Susana et Dani rayonnent depuis leur installation en banlieue et annoncent l'arrivée prochaine d'un bébé. La nouvelle perturbe Elena et Guillermo qui ont fait d'autres choix de vie. Pourtant au printemps, ils se décident à venir voir.

La critique

Remarqué en France pour le très beau «Eva en août», le jeune réalisateur espagnol Jonas Trueba poursuit son exploration de la «saudade» des trentenaires ibères avec un film de printemps, baigné de lumières et de sous-entendus. Court - un peu plus d'une heure -, à la fois charmant et légèrement insignifiant - c'est le jeu de ces chroniques comme prises sur le vif -, «Venez voir» confirme le talent du cinéaste pour capter la mélancolie qui naît dans le regard de sa muse, la sublime Itsaso Arana.



Venez voir



G.B.S. Jonas Trueba, jeune réalisateur espagnol, né en 1981, est déjà l'auteur de six longs métrages remarquables, dont *Eva en août*, distribué en France en 2020, évoquant la balade romantique d'une jeune femme dans Madrid désert. C'est aussi le fils du réalisateur Fernando Trueba (on l'aperçoit, de dos, dans la première scène de *Venez voir*), auteur d'une œuvre considérable et variée, dont *Belle époque* (1992) et *La Fille de tes rêves* (1998) avec Penélope Cruz.

Dans un climat rohmérien, le film débute au restaurant, lors d'une soirée de retrouvailles à Madrid entre deux couples de jeunes amis dont l'un est parti s'installer en banlieue et attend un heureux événement. Chano Dominguez interprète *Limbo* au piano, la soirée s'écoule agréablement ; au moment de se séparer, ils se promettent de se revoir dans la nouvelle maison de Susana et Dani. Elena et Guillermo n'ont pas forcément l'idée d'avoir un enfant et ne souhaitent pas non plus quitter Madrid. Trois mois plus tard, ils se retrouvent dans cette lointaine ban-

lieue pour une journée à la campagne.

Un air de désenchantement flotte dans l'atmosphère et dans les propos des uns et des autres, quelque chose de réflexif sans beaucoup de spontanéité, malgré le plaisir d'être ensemble. Comme si les liens qui unissaient ces quatre personnes devaient se refaire sur place, au moment même où ils se retrouvent. Un temps qui se vit au présent, dans l'immédiateté de la sensation ou de l'émotion d'un bonheur. C'est un film heureux dans lequel le passé ne pèse pas, le futur, bien qu'incertain, est malgré tout prometteur et le présent, sujet à découvertes et curiosités, avec la lecture en direct d'extraits du livre de Peter Sloterdijk *Tu dois changer ta vie*, les poèmes d'Olivido Garcia Valdès, le piano de Chano Dominguez et l'air de Bill Callahan, tout cela entre bons amis, joueurs et avides de connaître. Les images sont soignées, colorées de nostalgie rêveuse, bien cadrées sur les personnages et la promenade dans la campagne environnante est digne de Manoel de Oliveira.

Un film sensoriel qui fait appel aux souvenirs d'enfance, au plaisir retrouvé de goûter au présent, d'échanger à propos du réel, de s'extasier devant le paysage ou la maison des amis. Jusqu'à la dernière scène tournée en super 8mm par Jonas Trueba et filmée de nouveau par lui-même, introduisant l'idée du film dans le film. Pour signifier peut-être qu'en filmant le réel au présent il ne s'agit pas d'improvisation, mais d'une possible réflexion sur le cinéma, mettant face à face la réalité à la fiction.

Tenéis que venir a verla. Réal, sc: Jonas Trueba; ph: Santiago Racaj; mont: Marta Velasco; int: Itsaso Arana, Francesco Carril, Irene Escolar, Vito Sanz. (ESP, 2022, 64 mn).

«Venez voir» des vies qui s'inventent

Jean-Michel Frodon

Le nouveau film de Jonás Trueba revisite la quadrature du cercle du passage à l'âge adulte, avec grâce et humour. Mais aussi avec de fermes partis pris.



Changer de vie? Un dimanche au soleil, la réunion des ami·es s'amuse et s'inquiète. | Arizona Distribution

C'est tout de suite évident. Il y a cette [musique](#), magnifique, jouée au piano. Et il y a les visages de celles et ceux qui écoutent. Personne ne peut expliquer comment s'obtient cette puissance d'évocation, cette richesse des suggestions, cette attention affectueuse, respectueuse, attentive à des êtres. Grâce à la durée de chaque plan, à la distance à laquelle chaque visage est filmé, à la lumière, mais aussi forcément à autre chose d'indéfinissable et d'inimitable.

L'intrigue de *Venez voir* n'a même pas commencé que déjà le film a partagé le désir d'accompagner ce qui va advenir. Il est mille façons de commencer un [film](#); l'ouverture, à tous les sens du mot, du huitième long-métrage de [Jonás Trueba](#) est une des plus belles qui se puisse espérer. Et puisque la date s'y prête, on a envie de dire que ce serait une bien belle manière de commencer l'année, avec une musique inspirée et dans l'attention aux autres.

Le pianiste, [Chano Domínguez](#), termine son morceau, «Limbes», écrit pendant le [confinement](#), sous les applaudissements des clients du bar madrilène. Parmi eux deux couples d'amis trentenaires, à l'occasion de retrouvailles post-Covid. Susana et Dani font l'éloge de leur nouvelle maison, hors de la capitale, et annoncent qu'ils attendent un enfant. Elena et Guillermo sont perplexes devant pareils projets, mais promettent qu'ils viendront les voir «à la campagne» –plutôt en grande banlieue.

Un peu à reculons, un peu par fidélité à leur promesse, ou à leur jeunesse qu'ils ont partagée avec celui et celle qui se sont désormais éloignés, ou pour sortir des incertitudes de leur propre [couple](#), Elena et Guillermo iront rendre visite à Susana et Dani.

Ne pas en faire un drame

La discussion entre les deux urbains, puis le trajet pas si simple en train jalonnent ce début de [récit](#), discussion et trajet émaillés de multiples inventions dans les manières de dire et de ne pas dire, d'émettre des signes qui sont le tissu même des rapports humains. C'est comique, c'est triste, c'est juste et fin et blessant, c'est idiot. C'est vivant.

Susana n'a pas eu l'enfant attendu, la maison n'a rien de très bucolique, pourtant la vie du couple qui a déménagé, et fait visiter à leurs amis venus de la ville un endroit où ils aiment habiter, n'est en rien sinistre. L'existence, pour les uns comme pour les autres, se joue autour de questions plus que d'affirmations, les affects circulent, les doutes sur ce qu'ils et elles sont en train de devenir cherchent comment se formuler, ne trouvent pas toujours, et n'en font pas un [drame](#).



Susana (Irene Escolar), Dani (Vito Sanz), Elena (Itsaso Arana) et Guillermo (Francesco Carril), devant un espace qui reste à inventer. / Arizona Distribution

Ils sont, bien sûr, en train de devenir des adultes, de sortir d'une adolescence que l'esprit du temps comme leurs conditions d'existence relativement aisée ont prolongée. Mais qu'est-ce que ça signifie, devenir [adulte](#)?

Réalisé par un cinéaste qui a l'âge de ses personnages, le film accompagne les modulations de la question, sans prétendre détenir de réponse. Il le fait en mobilisant aussi bien les mots de trentenaires européens éduqués d'aujourd'hui (ces quatre-là pourraient être français, allemands, italiens ou danois) que des fragments d'écrits, texte philosophique ou poème.

Au cours d'un repas, d'une partie de ping-pong ou d'une promenade, les mots, les phrases, les idées sont comme les cartes que se distribuent et s'échangent des joueurs plus curieux du développement de la partie que de savoir qui va gagner. Référence à demi-mystérieuse, un livre du philosophe allemand Peter Sloterdijk, [Tu dois changer ta vie](#), fait office de mistigri ludique autant que de recueil de questionnements suggestifs.

Ils sont quatre, chacune et chacun avec sa personnalité, mais peu à peu c'est bien Elena qui apparaît comme porteuse des approches les plus incisives, approches dont le contrechamp seront la [solitude](#) et la mélancolie, même passagères, qu'elle éprouvera lors de la balade dans les champs.

On songe, souvent, à [Éric Rohmer](#), dont la capacité à convoquer des références sérieuses et des enjeux graves dans une ambiance d'une totale légèreté, entre économie de moyens (quatre acteurs, trois décors, à peine plus d'une heure de film) et liberté souveraine et amusée dans les manières de filmer, trouve ici d'évidents échos.

Un cri de colère et de combat

Venez voir a des airs de ritournelle, de petit film solaire et décontracté. Il est effectivement cela, mais pas seulement. Il ne faut pas s'y tromper: non pas malgré mais grâce à son extrême légèreté, sa manière de sourire des tics et des clichés d'une [génération](#), son usage sans chichi de références intellectuelles, le film de Trueba est, aussi, un cri de colère et de combat.

Colère et combat contre toutes les formes dominantes d'abêtissement et d'oppression rendue désirable par le crétinisme spectaculaire, la haine de l'art et de la pensée qui tiennent aujourd'hui un peu partout le haut du pavé, l'anti-intellectualisme qui fait le lit des populismes fascisants et la surenchère consumériste qui massacre la planète.

Sans jamais le dire en ces termes eux-mêmes lourds et simplificateurs, tous les choix qui font exister ce film et ses personnages, ces lieux et ces questions de notre temps, affirment un refus des pesanteurs du conformisme mercantile et de la servitude volontaire. Avec ses airs de bluette sociétale minimaliste, le nouveau film de l'auteur d'[Eva en août](#) et de [Qui à part nous](#) est en réalité un acte de résistance, aussi ferme que réjouissant.



Entre amis et avec un bon repas, ne pas renoncer à réfléchir, à débattre, à s'exposer comme à écouter. | Arizona Distribution

VOIR LE MONDE

par [Fabrice Fuentes](#)

Le nouveau film de Jonás Trueba s'ouvre sur un écran noir ; autant dire qu'il n'y a d'emblée rien à voir mais tout à écouter (les notes du pianiste Chano Domínguez, comme arrachées à l'intimité du silence, à ces limbes donnant leur titre au morceau du jazzman andalou). Bientôt, des visages de spectateurs attentifs, filmés frontalement et en gros plan, apparaissent à l'écran et se détachent telle une succession de portraits observés patiemment, suffisamment longtemps pour que remontent à leur surface des émotions non feintes – leurs *vrais* visages, qui écoutent et s'illuminent. Or, c'est précisément cela qu'il y a d'abord à voir ici lorsque le temps semble s'arrêter : une épiphanie à portée de regard.

À l'inverse de la fresque composite [Qui à part nous](#), *Venez voir* est un film ramassé (une heure et des brouettes) qui suit une ligne claire particulièrement ténue. Deux couples de trentenaires se retrouvent à un concert et projettent de se revoir. Depuis leur dernière rencontre, les amis se sont éloignés sans s'en apercevoir, des choix de vie ont été entérinés, la naissance d'un enfant est même annoncée. Pour rattraper le temps perdu, une invitation est dès lors lancée : « *Vous devez venir nous voir.* » Les premiers échanges donnent le ton : celui d'une intimité partagée qui va de pair avec le prosaïsme d'une parole faisant lien (entre les personnages, entre le passé et le présent). Trueba filme au plus près des deux couples ; sa caméra est discrètement assise à leur table et s'applique à les écouter, tout en actant déjà de menus désaccords. Le découpage spatial en champ-contrechamp redouble en ce sens une différence géographique : Elena (Itsaso Arana) et Guillermo (Vito Sanz) habitent toujours à Madrid quand Susana (Irene Escolar) et Dani (Francesco Carril) ont décidé au contraire de s'installer en banlieue, à la campagne. Leur invitation vise ainsi également à conforter un projet dont Elena et Guillermo doivent venir vérifier le bien-fondé (voir de leurs propres yeux) pour, pourquoi pas, s'en inspirer.



On pourrait croire ici que le cinéaste multiplie les lieux communs (l'ambiance jazzy, les dialogues convenus sur le temps qui file trop vite, la dichotomie parents *vs.* sans enfant, mais aussi citadins *vs.* provinciaux) et que ces trentenaires, même s'ils nous parlent, auront tôt fait de nous ennuyer. On aurait bien sûr tort : les clichés, Trueba en joue comme autant de points d'ancrage factuels ou sociologiques lui permettant de circonscrire son approche. Car l'essentiel est ailleurs, notamment dans sa façon de faire exister ses personnages déjà vus (« *J'ai une impression de déjà-vu* » dit d'ailleurs Guillermo au début du film, comme pour pointer sa propre appartenance à un stéréotype), en allongeant les scènes ou en s'attardant sur des détails que la plupart des cinéastes auraient volontiers omis, d'autant plus dans un récit aussi bref. À cet égard, pourquoi filmer dans le détail le retour d'Elena et Guillermo à leur domicile après les retrouvailles au concert ? Le couple déambule bras dessus, bras dessous tandis que la ville s'endort, jusqu'à ce que Guillermo, alerté par le bruit de la benne à ordures, accélère le pas pour sortir les poubelles de son immeuble. En apparence superflue, cette scène dit pourtant l'essentiel de la plus simple des manières : après avoir échangé, vient le moment de cheminer, de se frotter au réel et à sa trivialité. C'est que la parole, chez Trueba, n'est jamais une fin en soi, mais constitue plutôt une entrée en matière, une invitation à habiter un monde afin d'y voir plus clair (et par là de sortir des limbes, de chez soi). Si les personnages sont des sujets pensants (non parfois sans s'appesantir, quand il s'agit par exemple de convoquer de manière redondante et appuyée un ouvrage de Sloterdijk), la vie finit toujours par les rattraper au détour d'une rue pour les faire avancer. Le temps devient alors un élément concret, presque tangible. En la matière, Trueba n'a pas son pareil pour saisir cet état de présent indéfiniment étiré et donner l'impression que ses films s'inventent sur place avec eux.

Au vert

Venez voir est scindé en deux parties par le biais d'une ellipse temporelle et d'un voyage en train. Après les scènes madrilènes hivernales et nocturnes, viennent celles estivales et solaires. Comme pour le premier segment, un morceau de musique introduit le suivant, tandis que la fenêtre du train balaie le paysage : « Let's Move To The Country » chante Bill Callahan. À la faveur d'un décentrement rural (Elena et Guillermo s'appêtent à passer une journée dans la maison de Susana et Dani), le récit va lui aussi emprunter un chemin de traverse et se mettre en vacance. Attendre, visiter, converser, partager un repas entre amis ou une partie de ping-pong, se balader : le film revendique à sa manière, c'est-à-dire avec une simplicité et une sobriété désarmantes, un droit à la flânerie et à la décontraction, voire à la déception. On devrait se lasser de ces personnages s'adonnant à un quotidien sans grand relief, dépourvu de toute dramaturgie ; on s'extasie au contraire de les voir ainsi renouer et rayonner, remis à leur place de simples présences à l'échelle du jour et de la nuit, des saisons ou juste d'un après-midi à partager.

Ce cinéma de l'instant, fait de micro-événements alertement campés, d'évocations sensorielles issues de la communion entre nature voluptueuse et rêverie, parvient ici à battre sa pleine mesure. Un équilibre un peu magique, celui-là même qui faisait les plus beaux moments d'*Eva en août*, trouve sa plénitude dans un format idéalement court. L'écriture se doit d'autant plus d'être précise et documentée pour que le regard puisse s'égarer et se concentrer de la sorte dans le quotidien, prendre corps dans l'ordinaire, presque au sens religieux du terme. Tout comme les visages des premiers plans finissent par advenir à force d'être regardés, la dilation du temps opérée par le cinéaste permet à Eva (hier) et Elena (aujourd'hui) de parvenir à une forme de transcendance, voire d'évanescence. À l'instar de ces personnages féminins qui trouvent foi en elles en se hasardant dans la nature, le film crépite d'un feu intérieur et nous rapatrie vers cet état de disposition première faite d'émerveillement et de découverte. Il y a dans la mise en scène de Trueba, où se mêlent évidence et complexité, quelque chose qui atteint sans paraître un décloisonnement du réel et sa mise en mouvement.

En ce sens, les ultimes plans, ceux du tournage du film évoquant sur un mode plus bucolique la conclusion du *Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami (intervention à l'écran des techniciens et du cinéaste lui-même, images granuleuses, tremblé de la caméra, *cuts* incessants), ne constituent nullement une rupture. Ils pointent moins l'envers du décor que son absence. Trueba ne documente pas la fiction, il fictionnalise le documentaire. Il ne filme pas un paysage dans la nature (un décor), mais la nature qui ignore l'idée même de paysage. « *Je ne sais pas où je suis* » glisse Elena à Dani à la fin du film, avant de s'éclipser pour s'adonner librement au plus élémentaire des besoins – uriner. Tandis que son regard fait le plein d'images, attentif au moindre bruissement alentour, le chemin parcouru se lit soudain à l'échelle d'un visage (fermé au départ, ouvert à l'arrivée). Caressé par de hautes herbes, ce visage d'Elena dit la joie toute simple d'appartenir au monde vibrant qui l'entoure, d'être partout et nulle part, devant lui et en lui : le monde à lui seul.



Soyez sincère. Est-ce que vous sortez autant qu'avant le covid ? Et vos amis, vous les voyez aussi souvent ? La plupart du temps, on n'a pas besoin de grand-chose pour être heureux : un petit concert, un bon livre, un rendez-vous entre amis. Ça tombe à pic ! **Venez voir**, le nouveau film du réalisateur madrilène **Jonás Trueba** vient nous le rappeler. Un film qui se déguste comme un bon verre de vin et se déclame comme une poésie.

Deux couples et une maison à la campagne

Il n'a de cesse de nous surprendre. Après **Qui à part nous**, son immersion réussie dans l'univers de l'adolescence, **Jonás Trueba** nous livre un petit bijou cinématographique d'une heure sur l'amitié et le sens de nos vies.

Tout commence une nuit d'hiver à Madrid. Deux couples d'amis sur la trentaine se retrouvent pour un concert de piano jazz dans un bar-restaurant. Cela fait un moment qu'ils ne se sont pas vus. Susana et Dani semblent aux anges dans leur nouvelle maison à la campagne et profitent de ce moment pour annoncer l'arrivée prochaine de leur enfant.

La nouvelle déstabilise Elena et Guillermo qui ne semblent pas partager les mêmes projets de vie. Trois mois plus tard, Elena et Guillermo, malgré leurs réticences, décident de rendre visite à leurs amis.

Et c'est là, dans le jardin de cette maison de la sierra de Madrid, que la magie opère et que tout prend de nouveau sens entre eux, comme si le covid n'avait jamais traversé leurs vies en y laissant des marques indélébiles.

« Je venais de perdre deux amis au début de la pandémie, le musicien Rafael Berrio (qu'on voit dans La reconquista) mort de cancer, et le poète Luis Miguel Madrid (qu'on voit dans Los ilusos), mort du Covid. Puis, j'ai réussi à me convaincre de tourner ce film qui recueille un peu cette amertume, mais aussi l'asynchronie qu'on sentait au moment de retrouver ses amis après le confinement, une forme de gêne de se revoir et sentir une distance qui avait grandi. Ensuite, la chose se dilue avec le temps, ces doutes, cette amertume que le film en quelque sorte documente. » Explique le cinéaste espagnol.



Une invitation à se rendre au cinéma

Avec son style intimiste et épuré, **Jonás Trueba** explore ces petits moments qui font partie de notre existence et qui lui donnent du sens : rencontrer ses amis, dialoguer, écouter de la musique... **Venez voir** est une fiction que l'on découvre pourtant avec une réalité saisissante.

Grâce à l'interprétation de ce magnifique quatuor d'acteurs, **Itsaso Arana**, **Francesco Carril**, **Irene Escolar** et **Vito Sanz**, le jeune réalisateur parvient à saisir à merveille les états d'âme, les émotions enfouies et les moments de grâce entre amis.

Mais au-delà de ça, le film est surtout une invitation à se rendre au cinéma. **Trueba** revendique ici l'importance de l'art et du cinéma dans notre quotidien. Dans le même temps, il s'amuse à jouer avec la fine ligne qui sépare la fiction de la réalité.

« L'expérience d'un film, pour moi, peut vraiment ressembler à celle d'un bon dîner entre amis. Il devient alors un espace confortable où se retrouver, rester un moment ensemble. Le titre vient d'un désir de matérialiser cette idée. » Ajoute-t-il.



Critique : Venez voir



Une nuit d'hiver à Madrid, deux couples d'amis trentenaires dînent. Susana et Dani se réjouissent de leur nouvelle maison, en périphérie de la ville et proche de la campagne, puis annoncent l'arrivée prochaine d'un enfant. La nouvelle déstabilise Elena et Guillermo qui ne semblent pas partager les mêmes projets de vie. Trois mois plus tard, Elena et Guillermo rendent visite à leurs amis.

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU

Quelques mois après la sortie dans les salles françaises de son film-fleuve **Qui à part nous**, l'Espagnol Jonás Trueba est déjà de retour avec **Venez voir**. C'est, en comparaison, une miniature (à peine plus d'une heure) mais le titre original nous promet monts et merveilles : **Tenéis que venir a verla** – *vous devez venir voir*. Que regarde t-on dans le nouveau film de Trueba ? Un pianiste qui joue, dans un bar au cœur de Madrid. Les protagonistes ne le quittent pas des yeux, tandis qu'on les regarde eux. Le réalisateur scrute l'essentiel dans les scènes les plus dédramatisées.

Ce passage est filmé en temps réel, aucune coupe dans l'interprétation du pianiste. Le temps est ici une matière malléable, et au temps réel peut succéder une ellipse de six mois. Ces deux couples de trentenaires sont racontés en quelques traits, quelques conversations, et cela fonctionne. La douceur avec laquelle les protagonistes sont dépeints est une richesse, et Trueba parvient à éviter les clichés mêmes lorsque les conversations sophistiquées à table tournent autour de Rilke tandis que l'on boit du vin.

Au centre du film : l'art, son importance, et la façon dont les œuvres nous regardent. C'est également le clin d'œil opéré par le décrochage final, une mise en abyme légèrement surlignée. Mais, à l'image de son superbe **Eva en août**, Jonás Trueba fait preuve d'un grand talent pour filmer quelques riens – peu de cinéastes filment aussi bien l'été, ses déambulations, son temps ralenti, incarnant tout cela avec une attachante poésie.

Venez voir

Teddy Devisme

Quatre personnages, quatre lieux, deux temporalités. Deux couples qui se voient après un an lors d'une soirée, conviennent de se revoir dans un laps de temps moins grand, puis le font. Ils mangent ensemble, ils discutent et rigolent, puis se promènent. Le film se résume à ceci, à ces simples moments de vie. Il démarre même ainsi, avec un pianiste en plein concert dans un restaurant où les deux couples se sont donnés rendez-vous. Autant que les personnages présents, figurants compris, la caméra est captivée par la performance. Jonas Trueba y trouve même l'allégorie du rapport physique à l'art. Il cadre le pianiste, mais filme également des visages de spectateurs dans des plans individuels. Ces gros plans concernent aussi les quatre protagonistes. Il y a ici le rassemblement autour d'une œuvre, mais aussi cette manière de la vivre forcément individuellement. Ce n'est qu'à la fin du concert, quand il faut donner ses impressions et en discuter, que le cinéaste filme les couples dans des plans à deux. C'est à ce moment précis que les personnages commencent à se révéler, à faire comprendre qui ils sont et leurs intentions. Le champ / contre-champ entre les deux couples montre notamment la distance qui s'était créée entre eux, pour mieux poser les bases d'un confort à venir grâce à l'échange. C'est ce qui advient quelques minutes après, lorsque le cinéaste filme les personnages tous ensemble dans un même plan, dans la rue en dehors du restaurant.



Une petite introduction sans dramatisation, où la caméra (et nous spectateurs) regarde des yeux qui regardent. Mais il y a un faux minimalisme dans cette première séquence, et dans tout le film. Comme dans ses précédentes œuvres, Jonas Trueba dissimule dans les coupes ce qui sépare des personnages – que ce soit émotionnellement ou physiquement. Dans les interstices du montage, il y a la distance entre les êtres. Cette chose qui semble s'opérer naturellement, inconsciemment, mais qui est tout autant impossible à expliquer. Face à ces éloignements invisibles, le cinéaste met en scène la fragilité qui s'est créée avec la pandémie du Covid. Ce sentiment du collectif, d'être ensemble, qui s'est évanouie et a disparu dans la distance – donc dans les champ / contre-champ. C'est là que le film explore cette sensation d'être étranger au monde que l'on connaît. Face à la mélancolie du temps passé, *Venez voir* clame qu'il est à nouveau temps de profiter du monde. Ainsi, la séparation entre les êtres diminue avec le temps. Dans le faux geste minimaliste de la chronique en champ / contre-champ, Jonas Trueba construit une fable. Celle qui ressemble à un petit manuel de vie, où les êtres se détachent de la froideur d'une ville pour se retrouver dans la chaleur d'un été en campagne. Là où les esprits et les corps se relâchent, où les idées se croisent, où l'art dans toutes ses formes (la musique, la littérature, etc) nourrit le rapport des êtres au monde qui les entoure.

Ce manuel de vie où les choses les plus simples sont les plus belles. Comme un tableau qui ne demande qu'à être accroché à un mur, une partie de tennis de table, la présence d'un petit balcon donnant une vue sur le paysage lointain, une balade dans un champ à hautes herbes, etc. L'enchaînement de toutes ces petites choses, qui paraissent anodines à première vue, donne de la matière aux personnages pour se retrouver entre eux en créant une harmonie mais aussi pour retrouver l'insouciance qui met les sentiments en avant. *Venez voir* est une sorte de film d'humeurs, qui tend à mettre le doigt sur les émotions procurées en apprenant à ressortir de chez soi après un confinement. Ces émotions qui apparaissent quand la nature et le paysage s'ouvrent à nouveau aux corps et aux esprits. Que ce soit dans le débat d'idées autour de la table, ou dans une balade dans un champ qui ne semble pas se terminer, l'imaginaire qui parcourt le monde se déploie à nouveau. Pour cela, le cinéaste n'utilise pas des personnages très complets. Ils sont des esquisses, comme s'ils étaient encore à remplir. On ne sait pas grand chose d'eux, et ils ne révèlent pas davantage. Il y a un avantage à cette intention : d'en savoir suffisamment sur eux (même si c'est peu) pour qu'ils laissent traverser des idées et des sentiments, pour que le mystère de leurs êtres puisse être une porte d'entrée aisée à l'imaginaire. Cette incomplétude permet de préserver une recherche d'émotions et sensations, pour être dans un état constant d'ouverture face à l'inconnu et à la beauté.

Tout moment apparaît alors comme soit une découverte, soit un retour à l'insouciance. Que ce soit dans l'ellipse de six mois et ce qui l'y amène, ou dans ce séjour à la campagne en plein été, cette découverte ou cette insouciance sont une aventure. Celle de la vie et de ses bouleversements éphémères : ces moments de vie qui font prendre un chemin différent, qui créent des virages inattendus. C'est exactement là que la mise en scène de Jonas Trueba se situe, dans ces instants exacts où les sens et l'esprit prennent conscience et révèlent l'évidence autrefois invisible. C'est ainsi que le film se construit surtout en plans fixes et en champ / contre-champ, comme une série de photographies solaires. Parce que dans ces images, il faut accepter de retrouver l'enchantement qui était dissimulé derrière l'amertume et la mélancolie. D'où l'apparition soudaine et magique de la mise en abyme, petit coup d'audace et de poésie, pour continuer de croire au collectif et à l'art. Là où faire des films ensemble est un moyen de retrouver un idéal et une beauté. Et donc, finalement, que se retrouver dans l'imaginaire permet de retrouver l'évasion nécessaire face à la mélancolie.



« Venez voir » Jonas Trueba mesure le temps

11 DÉCEMBRE 2022 | PAR OLIVIA LEBOYER



Venez voir

Dans [Eva en août](#) (2020) et [Qui après moi](#) (2021), le cinéaste espagnol Jonas Trueba prenait déjà plaisir à étirer ou resserrer la durée. De quoi est donc fait notre temps ? Venez voir, écouter, mesurer, comme vous le propose ce très joli film de couples et de solitudes. Venez voir dès le 4 janvier.

Très court, le film s'ouvre par une scène très longue, en temps réel : une œuvre, au piano, « [Limbes](#) », composée pendant le confinement. Durant toute la durée du morceau, la caméra filme les spectateurs, un visage, puis un autre, deux doigts qui pincent le cou, une main qui saisit un verre de vin. L'un après l'autre, chacun dans sa bulle. Après ce prologue, nous verrons deux couples, d'abord l'un, puis l'autre, face à face dans ce café-concert intimiste.

Toute la construction du film met à l'épreuve les distances, les instants de séparation ou d'harmonie. Entre deux couples qui n'ont que peu de choses à se dire (Au « [Tu ne les vois jamais!](#) » d'Elena, Dani rétorque « [Oui, et on s'était habitués à ne pas les voir](#) »), entre les amants, entre un mode de vie ou un autre, les espaces semblent parfois infranchissables. On pense un peu à [Comment savoir](#) de [James L. Brooks](#), où les distances entre amoureux étaient scrutées au millimètre. En pointillés, nous comprenons que les deux couples se revoient après le confinement, qui les a naturellement marqués. Irene et Vito ont décidé d'aller vivre à la campagne, à 1h10 seulement de Madrid, et exhortent Elena et Dani à « venir les voir », sous-entendu à venir voir leur bonheur champêtre.

Rivalité mimétique, dirait René Girard. Que désire-t-on ? Dani se persuade qu'il préfère le bitume et les bruits de la ville, que ce monde effrayant n'est pas propice à la venue d'un bébé, tandis qu'Elena se montre plus curieuse. Alors, une petite ellipse et six mois plus tard, ils iront voir leurs amis, s'attendant à s'ennuyer ferme. Entre les quatre protagonistes, un livre s'invite, *Tu dois changer de vie !* de Peter Sloterdijk, qu'Elena lit, là aussi en temps réel. Au lit, dans un sac, à table, le livre vient nourrir les conversations, avec sérieux et malice.

Fragile, sur le fil, la relation entre une personne et une autre subit de légères variations atmosphériques. Car, peut-être est-ce encore la nature qui nous touche le plus directement. Ou l'art ?

Venez voir de Jonas Trueba, Espagne, 2022, 1h04, avec Itsaso Arana, Francesco Carril, Irene Escolar, Vito Sanz. Sortie le 4 janvier 2023.

Venez voir

Un Film de Jonás Trueba

Avec Itsaso Arana, Francesco Carril, Irene Escolar, Vito Sanz

Espagne | 2022 | 1h04

Karlovy Vary 2022 - Prix spécial du Jury , Festival International du Film de La Rochelle

2022 Retrospective Jonás Trueba en sa présence



Critique

Résumé

Un film sensoriel et intimiste à... aller voir

Des instants de vie. Un rythme lent. C'est ce qui fait tout le charme et rend si singulier ce septième long métrage de Jonás Trueba, un long métrage qui n'est d'ailleurs pas passé loin du format court. Le film dure seulement une heure, en rupture totale avec son précédent film *Qui à part nous*, portrait générationnel d'une durée de presque quatre heures. Comme pour *Eva en août*, où la caméra suivait l'incroyable Itsaso Arana au gré de ses déambulations dans une ville de Madrid vidée de ses habitants, *Venez Voir* confirme le talent de Jonás Trueba pour capter et partager avec nous des gestes du quotidien, des moments particuliers de vie. Un film sensoriel qui nous ouvre les portes vers une réflexion philosophique de la vie.

Une mise en scène épurée pour un film qui a été tourné en seulement huit jours avec quatre comédien.ne-s et une toute petite équipe technique. Les couples Itsaso Arana/Vito Sanz et Irene Escolar/Francesco Carril nous sont présentés dès le début par une succession de gros plans fixes de plusieurs minutes sur chacun d'entre eux au rythme du morceau *Limbo (Limbes)* interprété au piano par Chano Dominguez. Une immersion totale, filmée en temps réel où l'espace de quelques instants nous ne sommes plus au cinéma mais au Café Central de Madrid en train d'assister, nous aussi, à cette émouvante représentation *in vivo*. Le morceau se termine et nous assistons aux retrouvailles timides et presque gênées des quatre ami.e-s trentenaires restés de longs mois sans se voir. Alors qu'Elena et Dani sont heureux dans leur vie de citadins en plein cœur de Madrid, Susana et Guillermo ont fait le choix de quitter la capitale pour s'installer en banlieue et attendent même un enfant. On sent alors le fossé qui s'est creusé entre eux pendant cette période de distanciation sociale, deux trajectoires de vie totalement différentes qui les ont éloignés et où le contact n'est plus aussi évident. Alors que ce « retour à la vie » pourrait être l'occasion de grandes retrouvailles et de discussions passionnées, une fracture s'est créée et peu de choses semblent désormais les rapprocher. Mais Guillermo insiste pour que ses amis leur rendent visite dans leur nouvelle maison : "Tenéis que venir a verla" (Venez voir).

« Ces doutes font aussi partie du charme des films de Jonás Trueba car la vie est comme ça. » Itsaso Arana

En plein hiver, dans un monde postcovid où la vie renaît peu à peu, les personnages semblent fatigués, comme anesthésiés. Lorsqu'Elena (Itsaso Arana) demande à Dani (Vito Sanz) s'il est resté dans les limbes (morceau du pianiste), c'est réellement cette sensation qui enveloppe tout le film. Les personnages sont au ralenti et errent après cette période de pandémie et de confinement. Ils semblent avoir du mal à trouver leur place dans ce « monde d'après » et font face à des doutes. Se retrouver autour d'un repas dans la maison en banlieue de leurs amis ne provoque même aucun enthousiasme chez Elena et Dani. Rien ne semble les atteindre et c'est presque par obligation pour maintenir un lien avec eux qu'ils acceptent cette invitation six mois plus tard. Comme s'ils voulaient retarder l'échéance ou espérer encore échapper à cette rencontre, ils ne prennent pas le bon train et, le trajet, rythmé par la belle musique de Bill Callahan, s'avère plus long que prévu. Mais ils arrivent quand même et débute alors la seconde partie du film. S'ensuivent une visite de la maison, toujours sans grand enthousiasme, puis un repas où les quelques échanges tournent principalement autour du livre de Peter Sloterdijk : *Tu dois changer ta vie*. Un clin d'œil ironique que l'on perçoit évidemment comme une injonction mais qui les amène à réfléchir, nous y compris. Puis, le cinéaste filme une partie de ping-pong entre les ami·e·s, un moment léger où les personnages sortent de leur torpeur et arrivent enfin à partager pleinement ensemble ce moment d'insouciance.

« J'aime faire des films sur des moments de la vie en particulier, peut-être pour nous aider à mieux nous comprendre. » Jonás Trueba

La dernière partie du film est très belle avec une balade contemplative au milieu de la nature et une fin qui n'en est pas vraiment une mais qui laisse une porte ouverte. Sans trop en dévoiler, le dernier plan nous invite à une prise de conscience d'un retour à l'essentiel, à la nature, à l'enfance et donne beaucoup de possibilités d'ouverture sur ce que pourrait devenir la vie des personnages. Quant à l'intégration des scènes filmées en *Super 8* après ce plan final, le cinéaste explique que c'est aussi là une manière de montrer la petitesse de l'existence (son cinéma y compris - film à petit budget), car « après le confinement, nous avons tous eu en tête cette idée que nous sommes en fait très petits ».

Venez voir est donc un film tourné à la sortie du confinement, dans un contexte post-traumatique où l'avenir du cinéma était très incertain. Le jeu de mots du titre est en ça très bon car en espagnol, *Tenéis que venir a verla* fait bien entendu référence à la maison mais aussi au film puisque les deux mots sont féminins. En français, la traduction la plus juste a donc été *Venez voir* (la maison et le film). Dans une société où aller au cinéma voir des petits films d'auteurs est presque devenu un acte militant tant l'offre est grande, le film de Jonás Trueba est un cadeau qui nous invite à réfléchir sur nos propres vies et en l'espace d'une heure, nous replongeons dans ces doutes et questions qui nous ont tous et toutes traversés en 2020.

Avec ce dernier film, Jonás Trueba nous illumine une fois encore de son talent de cinéaste, lui qui sait filmer mieux que quiconque ces petits riens de la vie, ces petits riens qui font les grands moments de notre existence. *Venez voir* est un film épuré et intimiste sur une génération qui s'est tout à coup retrouvée perdue, en proie à des doutes existentiels, mais qui reste résolument optimiste. Alors, allez voir !

Vu le 8 octobre 2022 à Toulouse dans le cadre de la [27e édition du festival Cinespaña](#), où Jonás Trueba a remporté le prix de la meilleure réalisation.



Itsaso Arana et Jonás Trueba, à Toulouse, le 8 octobre 2022

Jonás Trueba déclarait lors de la présentation de son film au festival Cinespaña de Toulouse qu'il « aime penser le cinéma comme [sa] maison ». Pour lui, il est important de faire un film pour « partager des choses vécues, des conversations ou encore des chansons », comme celles que l'on retrouve tout au long du film et qui l'ont personnellement accompagné pendant le confinement. Il s'agit simplement d'un film de circonstances sur un moment concret. Pour Itsaso Arana, qui interprète le personnage d'Elena, et elle aussi présente à Toulouse, « le ciné de Jonás est toujours rempli de personnages pleins de doutes. Mais ce n'est pas un ciné qui doute par peur. [...] Doubter avec les autres dans un monde qui nous demande d'être toujours sûrs de nous demande beaucoup de courage. Ces doutes font aussi partie du charme de ses films car la vie est comme ça. »

Agathe Ripoché